



arpenteurs

Les

du

Utilisant les techniques de la photographie argentique ou numérique, mobilisant des algorithmes d'intelligence artificielle ou ayant recours à des manipulations physiques, une dizaine de photographes contemporains proposent leur vision du paysage, un des genres les plus traditionnels des modes de représentation. Nourris par des siècles d'images, ces arpenteurs du paysage explorent notre connexion au monde, notre relation au sublime ou aux territoires en lutte en escaladant les montagnes ou en s'immergeant dans les océans. Associant fiction, sciences et arts plastiques, leurs investigations poétiques questionnent notre espace et nos manières de l'habiter.

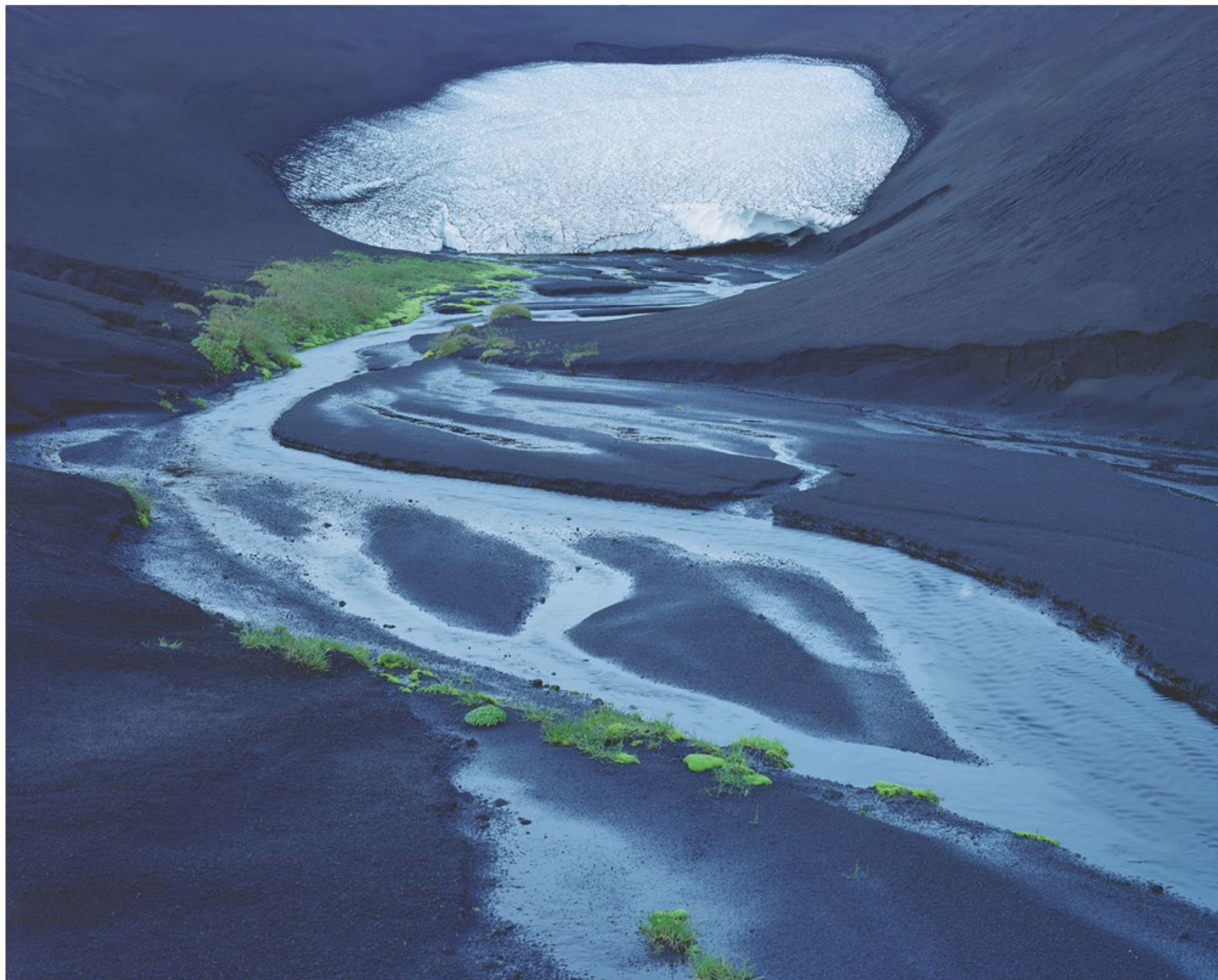
paysage

Luca Tombolini

PAGES PRÉCÉDENTES ET CI-CONTRE

« J'ai commencé à photographier des paysages en suivant un désir que je ne pouvais pas mettre en mots, comme une fascination subliminale que je ressentais. J'ai ensuite suivi mon besoin de ce type d'environnement naturel, qui est la preuve la plus proche que j'ai trouvée de l'atemporalité et de la participation à l'Univers, explique Luca Tombolini, né à Milan en 1979, qui a découvert la photographie au cours de ses études de communication et de cinéma. Photographe autodidacte, il arpente en solitaire des paysages désertiques en compagnie de sa chambre 4x5" (10 x 12,5 cm). Les paysages sont « une possibilité de se connecter à une entité plus grande, dont nous sommes issus, précise l'auteur. Être seul dans ces régions éloignées est une expérience qui aide mon esprit à créer une suspension méditative sur la réalité que je perçois en laissant un vide apparent, que j'essaie de remplir avec les formes et les couleurs de mes photographies. »

Un sentiment d'étrangeté se dégage de ses paysages graphiques et colorés, un côté charnel qui confine parfois à l'abstraction. Une forme de méditation qui nous entraîne en terres inconnues. « En fait, mon travail a commencé et se poursuit toujours comme une recherche personnelle. Comme une spirale autour de cette fascination initiale que j'ai eue, et je n'ai aucune idée où cela me mènera, poursuit Luca Tombolini. Avec ces images, j'ai voulu suggérer que la nature de ce que notre cerveau ressent comme le flux du Temps, et la réalité en général, est probablement une entité différente qui ne partage pas les mêmes qualités que nous percevons naturellement. » Si l'auteur aime passer du temps dans ces paysages majestueux, il précise qu'il n'a pas l'intention de décrire leur beauté à travers ses images. « Il serait plus correct de dire que j'utilise ces paysages comme un moyen de mettre sur film des combinaisons de formes, de couleurs, de flux, de symétries et de symétries brisées que je ne trouverais pas autrement. » Une recherche qu'il poursuit parfois sans appareil photo « en scannant à très haute résolution des compositions de solvants et de pigments pour reproduire un chaos créatif sur une feuille de plastique. Une sorte de mini big-bang, comme dans ma dernière série LS XI: Vistas Paradossales », conclut l'artiste, dont le travail a déjà été exposé et publié en Italie, aux États-Unis et à Hong Kong, notamment.





Massimiliano Rossetto

PAGES PRÉCÉDENTES

« J'utilise le paysage comme base pour créer un récit personnel, dans lequel j'explore des thèmes liés à l'environnement, à la durabilité et à l'Anthropocène », déclare Massimiliano Rossetto, artiste suisse de 27 ans, qui vient d'achever la série *Artefact(s)* sur la côte atlantique européenne. Dans ces images douces aux tons pastel, le photographe nous donne à voir une curieuse osmose entre la nature et les éléments créés par l'homme. Les bunkers de béton, construits dans les années 1940, semblent comme « absorbés dans le paysage contemporain ». À ce travail sur « les mémoires liées au paysage », qui pourrait s'apparenter à une approche documentaire, s'ajoutent des images où le photographe réalise lui-même des artefacts qui interrogent notre rapport à l'environnement. « *Voulant en savoir plus sur les matériaux qui composent ces bunkers, j'ai créé des objets similaires en utilisant les mêmes éléments : du sable, du gravier, du ciment et de l'eau. Ces éléments, tous naturels, forment une pierre artificielle communément appelée béton – un des matériaux les plus polluants, car il altère les écosystèmes et laisse des traces partout dans le monde. La fabrication de ces artefacts m'a fait prendre conscience des conséquences de son utilisation, et j'ai voulu mettre en relation ces deux dimensions : ce que j'ai expérimenté en découvrant les bunkers, et les résultats de mes propres recherches* », analyse Massimiliano Rossetto.

La série *Artefact(s)* est un des chapitres du projet à long terme intitulé *Naturalia* qui, pour le photographe, « constitue un portrait géologique honnête de ce que je vois, ressens et expérimente physiquement depuis mon arrivée à Berlin. Originnaire de Riva San Vitale, un petit village au sud de la Suisse, j'ai grandi avec une nature omniprésente et une notion d'espace considérable qui ont soudainement disparu lorsque je suis arrivé dans une métropole comme Berlin. Très vite, j'ai compris que ce manque portait préjudice à ma santé mentale, et j'ai naturellement recherché et documenté les rares éléments naturels existants dans ce nouvel environnement urbain ».

Massimiliano Rossetto a commencé la photographie très jeune, et ses premières rencontres avec la photographe italienne Giorgia Fiorio et le commissaire d'exposition Gabriel Bauret l'ont profondément marqué. « Cela m'a certainement aidé à prendre confiance en ce médium, et à visualiser la photographie comme une possible profession artistique », explique l'artiste, qui a poursuivi sa formation avec d'autres mentors comme Valérie Jouve ou Christian Lutz, notamment. Distingué par le Premier Prix suisse des Jeunes talents de la photographie en septembre dernier pour son projet *Naturalia*, son travail est à découvrir dans trois expositions à venir cette année, de l'autre côté des Alpes.

Luke Evans

« Il y a deux fils rouges dans mon travail : l'un est la réinterprétation de la nature, et l'autre la déconstruction du médium photographique. J'aime travailler sur différents projets, qui ont chacun leurs propres règles. Je suis plus sensible à la construction qu'à la réaction », déclare Luke Evans. C'est en capturant ses amis que le photographe londonien de 28 ans s'est familiarisé avec le médium photographique. Depuis, il a délaissé le portrait pour réaliser des trompe-l'œil intrigants. Jouant avec les échelles et différents accessoires, il construit des paysages depuis son propre studio. « La première image de la série *Second Nature, Glacier*, a été réalisée à l'aide de deux blocs de glace venus de mon frigo. Je les ai peints en bleu à l'aide de colorant alimentaire, et placés sur un miroir pour simuler la réflexion de la lumière sur l'eau. *Sun and Moon* est une photographie d'un lac près de chez moi, imprimée en grand format, puis criblée de trous faits à l'aide d'un arc. J'ai ensuite éclairé l'image par derrière pour imiter le scintillement du soleil à la surface », explique l'artiste. Imprimées, déchirées, rephotographiées, scannées... ses images deviennent ses terrains d'expérimentation pour façonner une nature sortie tout droit de son imagination. Inspiré par le concept de vérité souvent associée au 8^e art, Luke Evans aime jouer avec la notion de regard, et inviter le spectateur à questionner ce qu'il observe. Verdure luxuriante, panoramas arctiques, ou simples mirages ? En devenant sculpteur de ses propres images, l'artiste modèle ses songes et devient l'inventeur d'un univers illusoire. « La nature est synonyme de foyer pour moi, elle est aussi distante que familière », confie-t-il. En rendant hommage à son « chez lui », le photographe donne à voir un environnement déroutant – aussi factice que réaliste.



Fernando Maselli

La religion, la philosophie, ou encore la nature sont autant de sujets qui habitent les paysages de Fernando Maselli. « Ils peuvent avoir un impact particulier sur notre perception. » Ce photographe argentin installé à Madrid depuis vingt ans amorce tous ses projets par une longue phase de documentation. « Il me faut parfois plusieurs années pour développer une idée, je considère que c'est la partie la plus importante de mon processus. Ensuite, les photos viennent d'elles-mêmes », explique-t-il.

Artificial Infinite est un bel exemple de son processus de création. « L'idée de faire des montages photographiques de paysages est apparue en 2010. J'ai ensuite beaucoup lu sur le romantisme notamment », se souvient-il. Une fois la partie conceptuelle cadrée, un nouveau défi s'est présenté à lui : la vie dans les montagnes et l'escalade. « J'ai effectué plusieurs stages d'alpinisme, et j'ai investi dans du matériel d'excursion en solo. Le physique a été un aspect important dans ce projet. » Cette proposition n'est pas qu'une simple succession d'images inspirantes, elle représente aussi une réflexion sur le statut du sublime, soit « la beauté ajoutée à la terreur », pour reprendre la définition du sublime dans les écrits romantiques. L'artiste a choisi les montagnes et autres glaciers pour dépeindre l'immensité, la solitude ou encore le silence de la nature. « J'ai passé une nuit tout seul, j'ai eu froid et peur, mais au lever du soleil, j'ai pu découvrir un magnifique panorama. Je magnifie les montagnes pour essayer de transmettre au spectateur mon expérience vécue. » En écho à *Une enquête philosophique sur l'origine du beau*, l'ouvrage d'Edmund Burke publié en 1757, Fernando Maselli développe plusieurs techniques pour « produire du sublime » : fragmentation, superposition, répétition. « L'auteur raconte qu'un artiste répétant un même élément dans un cadre constant peut installer une sensation d'infini chez le spectateur », ajoute-t-il.

Pour réaliser ses images, il s'est rendu en Patagonie, à la pointe méridionale de l'Amérique du Sud, mais aussi en France, dans les Pyrénées et dans les Alpes. Mais la localisation importe peu, et l'auteur brouille les frontières de la réalité avec le désir d'installer une certaine ambiguïté. « Si j'aime réaliser des compositions irréelles, j'assure toutefois une continuité géologique ». *Artificial Infinite* et ses montagnes semi-obscurtes offrent ainsi une possible définition du « sublime terrifiant ».





Lundi de Pâques. « *Le paysage que nous traversons semblait inhabité – gris, morne. Puis les premières traces du conflit sont apparues. (...) Au loin, au sommet d'une colline, un minuscule massif, le bois de Chaufour. Au milieu, un amas de pierres recouvert de lierre et de mousse dessine la silhouette d'un bâtiment fantôme. En contrebas, une barrière de béton se distingue à l'orée d'un autre bois : le bois Lejuc* », se souvient Anaïs Tondeur. C'est à Bure, en Meuse, que le projet Cigéo – centre de stockage profond de déchets radioactifs – de l'Agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs s'est implanté. Et c'est en 2016 que la photographe, accompagnée de l'anthropologue Marine Legrand, a rencontré des territoires en lutte. Les deux femmes signent alors *Vigiles*, un projet associant marches, rencontres avec des mouvements de résistance, textes, et photographies – deuxième geste d'une collaboration sur le temps long. « *Face à cette tentative – illusoire à nos yeux – de faire disparaître les déchets radioactifs les plus dangereux dans la profondeur de la croûte terrestre, de nouveaux rapports au paysage s'y inventent* », ajoute Marine Legrand. Un sujet inscrit au cœur de la pratique photographique d'Anaïs Tondeur,

qui considère le paysage en soi comme un médium. « *Mon travail naît du paysage, il se forme avec lui, parfois même à partir de la matière qui le constitue* », précise l'artiste qui pense le paysage comme des milieux composés de formes de vies. « *J'explore la façon dont nous baignons dans ces espaces. Je cherche à développer d'autres modes de relation au paysage en réalisant des fictions spéculatives et des protocoles prospectifs. Je tente ainsi d'opérer des bouleversements dans nos relations à lui, et par-là, au monde.* » Et comme le paysage est une notion culturelle, « *il se façonne toujours à plusieurs*, explique Marine Legrand. *Il existe aussi bien à travers les actes qui le construisent, que par les représentations qui lui donnent un sens* ». Au sein du bois Lejuc, ce sont les vigiles qui l'écrivent. « *Avec ce parti pris esthétique, je souhaitais incarner leur immersion. Leur corps miroir et leur présence se fondent ainsi dans le paysage. Au point que ces silhouettes deviennent le bois, le paysage.* » S'ajoutent à ces images de poignants témoignages rendant hommage à la nature, aux veilleurs, ainsi qu'à tous ceux qui dédient leur vie à la lutte pour le bien commun.

ANAÏS VIAND

www.anaistondeur.com

Anaïs Tondeur



www.bertrandstofleth.com

Bertrand Stofleth

Cet artiste né en 1978 et diplômé de l'ENSP d'Arles est un des grands arpenteurs de la photographie de paysage. La majeure partie de ses productions s'y rattachent, comme l'image de *Rhodanie* présentée ici, mais on pense aussi à ses autres séries : *Paysages usagés* (commande Cnap-MP2013, coréalisée avec Geoffroy Mathieu), *Aeropolis* (Résidence Diaphane et commande Cnap-Ateliers Médicis), *Recolter la montagne*, ou encore son travail pour la Mission photographique Grand Est qu'il est en train d'achever. Les missions qui balisent l'histoire de la photographie (de la mission héliographique de 1851 en passant par les New Topographics, la Datar, ou les travaux plus conceptuels et politiques d'Allan Sekula et de Bruno Serralongue) nourrissent la réflexion de ce photographe, qui enseigne par ailleurs en école d'art et à l'université. « *Rhodanie est une série sur les paysages de bord de fleuve représentant les différents modes d'habitation et d'aménagements de ces territoires* », explique l'auteur. Un projet qui n'hésite pas à recourir à la mise en scène pour certaines images : « *Ce travail crée une imagerie contemporaine de ces "grands paysages" où*

sont parfois rejouées et réinterprétées certaines représentations picturales, cinématographiques et photographiques. » Un procédé permettant de mettre au jour « *l'écart entre le fantasme d'une nature "à l'état sauvage" et le caractère profondément domestiqué, aménagé, mais aussi parfois abandonné de ces espaces* ». Les photographies ont été réalisées à la chambre grand format depuis un camion équipé d'une nacelle élévatrice. « *Ce dispositif, en surplombant légèrement les paysages, permet de révéler l'inscription du fleuve et des hommes dans leurs territoires. Il place ainsi le spectateur des images à distance comme au spectacle depuis le premier balcon, depuis là où s'organise le voir dans un théâtre à l'italienne* », analyse l'artiste. *Rhodanie* a fait l'objet de deux publications (aux éditions deux-cent-cinq, en 2013 ; et chez Actes Sud, en 2015), et sera exposé du 11 juin au 13 juillet 2021 à Lux Scène nationale de Valence. À signaler également la publication de *La Vallée*, qui propose une forme d'archéologie des paysages industrielle, coréalisée avec Nicolas Giraud, à paraître chez SpectorBooks à l'automne 2021.

ÉRIC KARSENTY



Albarrán Cabrera

PAGES PRÉCÉDENTES

Le duo barcelonais Albarrán Cabrera (Angel Albarrán et Anna Cabrera) forme une entité en soi. Puisant dans leurs parcours respectifs – la science pour l'un, la littérature pour l'autre –, les deux auteurs se complètent et réalisent des œuvres aux nuances chaudes et à l'esthétique raffinée. « *En linguistique, la syntaxe est définie comme les règles permettant de créer des structures significatives. En photographie, cette syntaxe est définie par la technologie. Celle-ci fixe les limites de ce que nous, photographes, pouvons communiquer. Ainsi, plus un photographe possède de ressources, plus il peut s'exprimer* », expliquent-ils. Influencés par l'écriture poétique, tant visuelle que littéraire, leurs créations sont pensées comme des échos, des résonances qui font appel aux souvenirs du regardeur. Une manière de faire dialoguer voyage et introspection, paysage et intime.

« *Nous avons une vision vitaliste de la nature qui s'apparente à la philosophie de Hegel. Pour nous, la nature englobe tout, y compris l'homme, qui est lui-même une de ses incarnations. Nous ne vivons pas le paysage comme un territoire. Lorsque nous regardons nos images, nous ne songeons pas à l'endroit où nous les avons prises, mais aux raisons pour lesquelles nous les avons faites : des moments où nous étions charmés, bouleversés, surpris... Une série d'heureux hasards* », raconte le duo.

Sublimés par une palette de couleurs rappelant les estampes japonaises, leurs photographies révèlent des paysages intemporels à la beauté picturale. Face à ces panoramas, l'homme ne peut que constater, ébahi, la splendeur de sa planète. Loin d'imposer à son public un récit abouti, Albarrán Cabrera distille des pistes de réflexion, un certain lyrisme visuel nous guidant vers notre histoire, nos sensations. « *La poésie utilise des formes et des conventions pour suggérer différentes interprétations du monde, pour convoquer une réponse émotive. Nous essayons de susciter la même chose grâce à l'image* », concluent les artistes. Une immersion dans un territoire splendide et paisible.

LOU TSATSAS

Anna Reivilä

« *Bond est une combinaison d'éléments photographiques et sculpturaux. En japonais, « bondage » se traduit par kinbaku, et signifie littéralement « la beauté de la reliure serrée ». Dans ma série Bond, j'applique la technique traditionnelle dans la nature. Je ligote des roches, des arbres et d'autres éléments du paysage. Les cordes du bondage composent les lignes de mes photographies, comme des dessins. Elles créent des interactions et rendent visibles les connexions entre les éléments* », explique la photographe finlandaise Anna Reivilä, tout juste diplômée de la Aalto University, School of Arts, Design and Architecture, en Finlande. Durant ses pèlerinages dans les forêts de son pays natal, l'artiste s'immerse dans le paysage et produit de nombreuses installations *in situ*, qu'elle photographie ensuite. Son travail, intrinsèquement performatif, célèbre l'expérience physique de la connexion entre l'homme et la nature. « *Une partie essentielle de mon travail consiste à voyager et à errer dans la nature, dans des endroits reculés en Finlande. Il me faut effectuer quelques jours de randonnée avant d'atteindre ces endroits. J'ai réalisé une grande partie de ces images dans des îles inhabitées. Je me rends là-bas et je marche pendant des semaines, en contact avec la nature.* »

Dans ses images en noir et blanc, les cordes découpent et isolent les sujets pour introduire la main de l'homme dans le paysage naturel. Dépeint avec mysticisme, le « pays des mille lacs » devient une plateforme pour voyager vers un autre monde, où les cordes nouées facilitent le passage. « *J'explore le symbolisme de cette discipline japonaise qui scrute les liens entre l'humain et le divin* », raconte la photographe. En artiste nomade, Anna Reivilä arpente le paysage et cultive une œuvre mouvante, telle une expérience méditative, et s'interroge sur la relation du land art avec la photographie. « *Le land art est souvent conçu en sachant qu'il sera détruit par les éléments naturels, sa documentation photographique est devenue cruciale pour conserver le souvenir de son existence. Lorsque ces images sont présentées dans le monde, elles deviennent nomades à leur tour* », raconte la photographe. Onirique et merveilleux, le travail de Anna Reivilä projette nos esprits dans le paysage, à la croisée du réel et de l'ineffable.

FINLEY CUTTS





Davide Quayola

PAGES PRÉCÉDENTES

Fasciné par les peintures des grands maîtres, l'artiste visuel italien Quayola fusionne art et technologie pour recréer des paysages-mirages. Dès ses 13 ans, l'auteur a commencé à expérimenter le numérique à des fins créatives. Aujourd'hui, il utilise le 8^e art « *comme un moyen d'acquérir des données qu'il peut ensuite manipuler de manière informatique* ». Dans ses œuvres, le monde est analysé grâce à l'œil des machines. Les nouvelles technologies deviennent ses collaboratrices et développent, à ses côtés, une nouvelle manière de voir, d'observer, de stocker. Une façon singulière de transformer notre environnement. Au cours de ses projets les plus récents, l'auteur s'est notamment lancé dans l'étude des caractéristiques de la peinture de paysage en les déconstruisant à l'aide de son ordinateur.

« *Vidéos et photos sont analysées à l'aide de divers algorithmes afin d'obtenir des informations sur leurs caractéristiques visuelles, leurs couleurs, leurs mouvements... Ces données sont ensuite transmises à un logiciel qui les traite et simule des expositions de peinture. Le système est contrôlé en temps réel, et les œuvres finales sont le résultat de ces improvisations en direct* », explique l'artiste. Abstraites, poétiques, ses créations évoquent les œuvres des impressionnistes – un courant que Quayola affectionne. En métamorphosant ainsi le paysage, l'artiste interroge la pertinence de ses représentations. Figuratives, chimériques, réelles, ou artificielles, ses œuvres captent des tensions entre des forces opposées et symbolisent l'équilibre fragile que la nature s'efforce de conserver. À la manière d'un sculpteur, l'auteur creuse dans les œuvres classiques pour en extraire l'essence, et modèle cette glaise à l'aide du digital. En rendant hommage aux tableaux qui ont marqué l'histoire, il propose une relecture – contemporaine et plus ambiguë – de notre environnement. Un espace que nos avancées technologiques ne cessent de faire évoluer.

LOU TSATSAS

Nicolas Floc'h

« *Quel spectacle! Comment le rendre? Comment peindre l'aspect de ces bois et de ces rochers dans le milieu liquide, leurs dessous sombres et farouches, leurs dessus colorés de tons rouges, sous cette clarté que doublait la puissance réverbérante des eaux.* » C'est ainsi que Jules Verne a décrit l'espace sous-marin dans *Vingt mille lieues sous les mers*. Un paysage fascinant qui n'a pourtant jamais fait l'objet d'un véritable sujet photographique. « *Les images que nous connaissons sont centrées sur la faune, l'exploit sportif, l'expédition anthropocentrée. Il me paraît donc important de donner à voir autrement ces espaces qui constituent notre planète recouverte à 71 % d'eau* », annonce Nicolas Floc'h. D'abord marin, ce dernier a ensuite obtenu un master en *Fine Arts*, à Glasgow. S'il pratique l'apnée depuis l'enfance, ce sont ses projets artistiques qui le conduisent à la plongée. Une activité indispensable pour celui qui réalise un inventaire des paysages sous-marin des côtes françaises. « *Ces paysages sont inconnus, et pourtant ils se modifient rapidement à cause du changement climatique. 30 % du CO2 d'origine anthropique sont absorbés par l'océan. L'augmentation de la concentration en dioxyde de carbone dans l'atmosphère a pour conséquence une saturation des eaux océaniques qui conduit à la chute de leur pH [potentiel hydrogène], c'est-à-dire à leur acidification. Ce phénomène a un impact direct sur la biodiversité* », ajoute-t-il. Depuis une dizaine d'années, il étudie activement aux côtés des scientifiques les différents environnements marins. Un travail composé des projets *Structures productives*, puis *Paysages productifs* formés par les séries *Initium Maris* (2015-2022), *La Couleur de l'eau* (2015-2019), *Kuroshio* (2017), *Bulles* (2019), et *Invisible* (2018-2020).

Il y a chez Nicolas Floc'h un désir assumé de « *faire ressentir au public le vécu d'une expérience menée en solitaire dans un milieu naturel* », confie Muriel Enjalran, la directrice du Centre régional de la photographie Hauts-de-France, et Diaphane, pôle photographique en Hauts-de-France. À travers son geste plastique, l'artiste nous emporte dans de nouveaux espaces indéfinis, stimulant notre imaginaire. Dès lors, et pour reprendre les mots de Muriel Enjalran, « *le paysage n'est plus un cadre, mais une œuvre à part entière qui change des éléments matériels en symboles vivants* ».

ANAÏS VIAND

